

devoir reprendre son empire. Le souvenir des régularités anglaises, le besoin d'économie et la lassitude générale firent réclamer de toutes parts la suppression de l'armée nationale. Délivrés du danger qui les avait unies, les anciennes colonies s'empressèrent de s'affranchir de toutes les charges les plus nécessaires à leur existence nouvelle : elles se consumaient en querelles qui faillirent leur faire perdre l'estime de leurs plus zélés partisans de l'Europe, et ne plus jalouses encore du pouvoir central, elles ne lui laissèrent aucune autorité, aucun moyen d'action. C'était l'âge d'or des *states rights* ou « droits d'états », dont la défense servit plus tard de prétexte à l'insurrection de 1861. Sous cette funeste influence, l'armée des Etats-Unis disparut graduellement : toute la garde de la longue frontière du Canada et des tribus indiennes fut confiée à la milice de chaque Etat, et en 1784 l'armée nationale se trouvait réduite au chiffre absurde de 80 soldats et d'officiers.

Par bonheur, l'exercice même du mal amena une réaction salutaire, et en 1815 l'Amérique avait une armée régulière, peu nombreuse, mais comprenant des « corps de toutes armes, se recrutant d'une manière constante, ayant un avancement fixe et ouvrant une véritable carrière aux officiers assurés désormais de la conservation de leurs grades. »

C'est avec cette armée que les Etats-Unis purent faire la guerre du Mexique, mettre les Indiens à la raison sur les deux rives du Mississippi, et plus tard sur les plages lointaines du Pacifique.

Ce fut, au dire de l'auteur, une excellente école et si l'armée était restée intacte au moment de la sécession, les sudistes auraient été incapables d'organiser la résistance dont le Nord ne triompha qu'au prix de si douloureux sacrifices.

Tous les officiers qui appartenaient au Nord se préparèrent malgré des opinions très-diverses sur les questions du jour, à répondre à l'appel de leur gouvernement. Parmi ceux qui tenaient aux Etats du Sud par leur naissance ou leurs parents, quelques-uns, comme le vénérable Scott, demeurèrent fidèles à leur serment, estimant que l'insurrection, loin de les en délier, les obligeait à défendre l'existence menacée de leur patrie. La plupart, dominés par des influences de parti et imbus de la fatale doctrine de la souveraineté absolue des Etats qui était devenue parmi eux une espèce de dogme, quittèrent en masse le drapeau fédéral pour aller organiser les forces naissantes de la rébellion. Beaucoup d'entre eux ne prirent pourtant pas sans regrets une résolution aussi contraire aux notions ordinaires de l'honneur militaire ; ces regrets, connus de leurs anciens camarades, contribuèrent à adoucir la guerre, à en éloigner la rancune et la passion, et leur souvenir inspira le général Grant, lorsque, quatre ans plus tard, il tendit à son adversaire vaincu une main généreuse.

Il y en eut cependant qui aggravèrent encore le spectacle toujours pénible de la défection militaire. On vit le général Twiggs qui commandait les troupes du Texas, s'entendre avec les rebelles pendant qu'il portait encore l'uniforme fédéral, et leur livrer les dépôts de vivres et de munitions de ses propres soldats afin d'enlever à ceux-ci tout moyen de résistance. Abandonnés par une partie de leurs officiers, privés de toutes ressources, ne trouvant plus que des ennemis dans la population ingrate qu'ils avaient protégée pendant tant d'années, ces braves soldats eurent encore à résister aux séductions de ceux qui leur promettaient un brillant avenir dans les rangs des insurgés. Un de leurs anciens chefs, Van Dam, eut le triste courage de reparaitre au milieu d'eux pour appuyer ces propositions de l'influence que lui avaient valu ses rares qualités militaires.

Il ne gagna personne, et les débris de son régiment obligés de conclure une convention d'évacuation avec les ennemis qui les entouraient de toutes parts, retournèrent dans les villes du Nord, où ils rencontrèrent les camarades séparés d'eux depuis longtemps, qui accouraient à la défense de la cause nationale.

— Vous permettez, Monseigneur ?

— Faites ! l'autorisa celui-ci, comprenant au silence religieux du père que le fils allait agir puissamment sur lui.

Il commença de lire :

« Dieu dit à Abraham : Prenez Isaac, votre fils unique qui vous est si cher, et allez en terre de vision ; et là vous me l'offrirez en holocauste sur une des montagnes que je vous montrerai. »

« Abraham se leva donc avant le jour, prépara son âne, et prit avec lui deux jeunes serviteurs, et Isaac son fils ; et ayant coupé le bois qui devait servir à l'holocauste, il s'en alla au lieu où Dieu lui avait commandé d'aller. »

« Le troisième jour, levant les yeux en haut il vit le lieu de loin ; »

« Et il dit à ses serviteurs : Attendez-moi ici avec l'âne ; nous ne ferons qu'aller et venir jusque-là, mon fils et moi ; et après avoir adoré, nous reviendrons aussitôt à vous. »

« Il prit aussi le bois pour l'holocauste, qu'il mit sur son fils Isaac ; et pour lui, il portait en ses mains le feu et le couteau. »

Avec un geste douloureux, Mathias voulut interrompre Henriot.

— Ecoutez encore, père, lui dit-il Et, passant quelques-uns des terribles versets, il reprit celui-ci :

« Parvenu à l'endroit que Dieu avait montré à Abraham, il y dressa un autel, disposa le bois pour l'holocauste, lia ensuite son fils Isaac et le mit sur le bois qu'il avait arrangé sur l'autel. »

« En même temps, il étendit la main et prit le couteau pour immoler son fils. »

Le dernier chapitre reproduit par la *Revue des deux mondes* est consacré à établir que l'esclavage a été le véritable et l'unique cause de la rupture entre le Nord et le Sud.

« Ils étaient frères, dit le comte de Paris, ils avaient vécu ensemble et s'étaient formés à la même école, se ressemblaient par tous les traits principaux du caractère et avaient les mêmes institutions politiques, les mêmes traditions militaires. Leurs chefs avaient servi sous le même drapeau et assis dans les mêmes assemblées. Il n'existait aucune différence réelle d'origine entre le Nord et le Sud. Toutes celles que le Sud alléguait quand, désespérant d'obliger l'Europe à le secourir en la privant de coton, il voulut éveiller ses sympathies, étaient purement imaginaires. Il ne faisait que des généalogies d'expédition lorsque, montrant à la France son ancienne colonie de la Nouvelle-Orléans, il se disait à demi-français, et que, se tournant ensuite du côté de l'aristocratie anglaise, il évoquait le souvenir des cavaliers chassés par Cromwell, pour l'opposer aux Yankees, qui n'étaient, selon lui qu'un ramassis d'allemands et d'Irlandais. En réalité, la race anglo-saxonne dominait également au sud et au nord. Elle absorbait rapidement celles qui l'avaient précédée et celles qui lui fournissaient un contingent d'émigrants. En s'associant à son œuvre, ces races adoptaient aussi ses mœurs et son caractère. »

S'il existait une différence elle « ne reposait ni sur des origines diverses, ni sur des intérêts commerciaux opposés. Elle était bien plus profonde : c'était un fossé, s'élargissant chaque jour, creusé entre l'esclavage et le travail libre. C'est l'esclavage qui, prospérant dans une moitié de la République et aboli dans l'autre, y avait créé deux sociétés hostiles. Il avait profondément modifiés les mœurs de celle où il dominait tout en laissant intactes les formes apparentes du gouvernement. C'est lui qui fut, non pas le prétexte ou l'occasion, mais la cause unique de l'antagonisme dont la conséquence inévitable fut la guerre civile. »

L'auteur condamne « l'institution servile » qui « viole la loi suprême de l'humanité, » dégrade l'esclave, déprave le maître et il s'arrête au moment où la guerre va commencer.

Si courte que soit la citation de la *Revue des deux Mondes*, elle est faite, on le voit, pour exciter le plus vif intérêt. L'ouvrage entier paraîtra bientôt et il ne pourra manquer de passionner tous ceux qui, de 1861 à 1865, ont suivi d'un œil sympathique les deux jeunes princes qui mettaient à profit les loisirs que leur faisait l'exil pour aller renouer la tradition de courage et de dévouement chevaleresque laissée il y a un siècle sur la terre américaine par les compagnons d'armes de Lafayette.

**Roubaix-Tourcoing**  
ET LE NORD DE LA FRANCE

Sont nommés :  
M. Baudin, curé de Fourmes, à Hantay.  
M. Grégoire, vicaire de la Madeleine, à Lille, curé de Fourmes.

M. Hélin, vicaire de Saint-André, curé du faubourg Saint-Maurice, à Lille.  
M. Martin, vicaire de Solesmes, curé de Leval.

M. Broyart, vicaire de Catillon, curé d'Estreux.  
M. Delannoy, vicaire de Mons-en-Pévèle, procureur de Caurioir.

M. Ketten, curé de Leval, aumônier des Petites Sœurs des Pauvres, à Escaudoeuvres.  
M. Graveline, vicaire de Roncq, à Meruille.

M. Regrigny, professeur à Valenciennes, vicaire à Catillon.  
M. Dedeurwader, vicaire de Preux-au-Sart, à Préseau.

« Mais en même temps l'ange du Seigneur lui cria du ciel : Abraham ! Abraham ! Et lui répondit : Me voici ! »

« L'ange ajouta : Ne mettez point la main sur l'enfant, et ne lui faites aucun mal. Car je connais maintenant que vous craignez Dieu, puisque pour lui obéir vous n'avez point épargné votre fils unique. »

« Abraham, levant les yeux, aperçut derrière lui un bélier qui s'était embarrassé avec ses cornes dans un buisson ; et l'ayant pris, il l'immola au lieu de son fils. »

« Et le Seigneur lui dit : Je vous bénirai... je multiplierai votre race comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le rivage de la mer. »

Lecoq, oppressé, chancelant, avait fini par retomber sur son siège. Il était pâle et désespéré, mais à demi vaincu. Ses larmes coulaient. Avec un sanglot dans la gorge, il murmura :

— Oh ! mon enfant ! mon enfant !  
A cet appel, Henriot vint s'agenouiller devant lui. Jamais il n'avait été plus charmant. Il s'abandonna dans les bras de son père en lui disant :

— Tu le vois, père, Dieu commande, mais refuse le sacrifice. Je serai sauvé comme Isaac.

Le lieutenant de police eut la discrétion de se retirer :

— J'attendrai votre réponse, dit-il. A demain !

— A demain !... répéta le père. Et le fils, se retournant vers M. de La Reynie pour le saluer du geste :

— Il consentira !

IV. — VISITES DOMICILIAIRES.

M. Mautroïd, vicaire à Fourmes, à Solesmes.  
M. Delassus, professeur, à Hazebrouck, nommé vicaire à Valenciennes, N.-D.

Les nouveaux prêtres suivants sont nommés vicaires :

MM. Leynaert, à Roncq ; Duriez, Preux-au-Sart ; Marrie, Saint-Vincent de Paul à Lille ; Barbez, Mons-en-Pévèle ; Watrin, Lille, N.-D. de Consolation ; Bâthune, St-Amand ; Bérojer, Mons-en-Baroeul ; De La Gorce, Lille, St-André ; Deweine, Dompierre ; Jourdin, Dunkerque, St-Elou ; Haan, Rexpoëde ; Neuville, Strazoele ; Payen, Arleux ; Streck, Fourmes, N.-D. ; Thibaut, Denain ; Vanwaelsappel, Ghyvelde.

MM. Hécart, Parent, Fournin, restent professeurs.

On a eu souvent à constater chez les bijoutiers de Roubaix et de Lille des vols ou des tentatives de vol. Un journal de Tournai, l'*Economiste*, nous donne peut-être la raison de ces méfaits si fréquents. Voici ce que nous lisons dans son dernier numéro :

« Le nouveau commissaire en chef de la police tournaisienne, M. Mighem, vient d'inaugurer son entrée en fonctions par un véritable coup de maître. »

« On connaît les vols nombreux, surtout les vols de bijoux, qui ont été commis depuis longtemps déjà dans un grand nombre de villes du pays : c'était évidemment l'œuvre d'une bande bien organisée et qui s'entendait parfaitement à déjouer les recherches de la police. M. Mighem était cependant parvenu à réunir certains indices, et il avait appris que la femme Marcoux, habitant Tournai, était une des réceleuses de la bande. »

« Il s'agissait de prendre cette femme sur le fait. M. Mighem s'entendit avec un de ses collègues de Bruxelles, qui, déguisé en Anglais, arriva la semaine dernière en notre ville, et, se faisant passer pour un de ces négociants interlopes qui trafiquent des objets volés, parvint à entrer en relation avec la réceleuse. On devine le reste : au moment où l'Anglais et la femme Marcoux débattaient le marché, argent et bijoux sur table, la police apparut comme au cinquième acte d'un mélodrame, empoigna la femme Marcoux et la conduisit immédiatement à la prison cellulaire. »

« On se fera une idée de l'importance de la découverte, quand on saura qu'il y avait sur la table pour dix à douze mille francs de bijoux. Et ce n'est probablement là qu'une partie du magot. »

« La scène que nous venons de raconter s'est passée dans une maison de la rue de Glatignies. »

« On ne s'est pas borné à l'arrestation de la femme Marcoux ; son fils, un garçon d'une quinzaine d'années, a été mis également sous les verrous et d'autres arrestations ont été opérées dans plusieurs localités de nos environs. »

« La saisie faite prouve que la femme Marcoux pratiquait le recel en grand et depuis longtemps ; ainsi, elle était en possession d'objets et d'ornements d'égise, provenant très probablement des vols commis dans plusieurs églises de village et dont les auteurs avaient échappé jusqu'à présent aux recherches de la justice. »

« C'est M. Van Staye, commissaire de police judiciaire à Bruxelles, qui a aidé avec tant d'habileté M. Mighem dans cette affaire. »

« On assure, hier soir, que de nouvelles arrestations avaient été opérées : on ajoutait que, parmi les bijoux saisis par la police, on avait retrouvé certaine quantité de montres, et notamment celle qui fut volée à M. Roger, chef de musique des Volontaires-Pompiers, lors du festival de Mons. »

On s'entretient beaucoup à Tourcoing de la découverte d'un crime odieux, mais heureusement bien rare dans cette grande ville. Une jeune fille, appartenant à une famille honorable, vient d'être arrêtée pour infanticide. Dans la nuit du 2 au 3 juin, elle mit au monde un enfant auquel elle ne donna aucun

soin et qui mourut vers midi. Cette mère dénaturée enveloppa le cadavre dans un jupon et cacha le tout sous son lit.

Au bout de quelques jours, une odeur nauséabonde se répandit dans toute la maison. Le frère de la jeune fille lui en fit l'observation, mais elle ne répondit pas. Dans les derniers jours du mois, le frère profita d'une absence de sa sœur — Ils habitaient seuls la maison — pour rechercher la cause de cette odeur ; il trouva sous le lit de la jeune fille le paquet en putréfaction ; il ne l'ouvrit pas, et, sans se rendre compte — a-t-il dit — de ce que c'était, il alla l'enterrer au jardin.

Il y a deux jours, quelques propos tenus par des commères du voisinage donnèrent l'éveil à un agent de la sûreté ; une perquisition amena la découverte du cadavre. La coupable a été arrêtée et conduite à Lille ce matin.

On a vu souvent des pauvres gens se tuer faute de travail ; mais qui eût cru que le trop grand nombre de commandes pouvait amener un homme à se donner la mort. C'est pourtant ce qui vient d'arriver à un photographe de Tourcoing, M. François R... Surchargé de besogne, il avait cherché des aides jusqu'à Bruxelles, mais n'en avait pas trouvés ; les autres étaient incapables, les autres demandaient un prix trop élevé. M. R... en eut un tel chagrin qu'il en contracta une fièvre cérébrale, et, avant-hier, on le trouvait pendu à une poutre de son grenier. Le médecin qui a constaté la mort croit qu'elle remonte à dimanche matin. M. R... qui n'était pas marié, habitait seul une maison de la rue Nationale.

Le cercle du Dauphin célébrait dimanche dernier sa fête annuelle, et, comme toujours, parmi les fleurs et les discours du meilleur goût ; vraiment, les organisateurs dévoués de cette fête de famille se surpassent chaque année, cette fois ils ont fait merveille.

Le concert a été tout simplement délicieux, on a beaucoup applaudi l'ouverture de « Mohr », morceau d'harmonie intitulé dans le programme « Les Archers du Dauphin », et exécuté par des amateurs, sous l'habile direction de M. Lebaezq, l'exécution par les mêmes de la fantaisie sur des motifs de « La Piz voleuse » n'a pas été moins parfaite.

La partie instrumentale comprenait en outre un solo de piston par M. Boucouff, et une fantaisie pour hautbois par M. Barrez ; Les braves ont prouvé à ces excellents artistes qu'on apprécie le parti merveilleux qu'ils savent tirer de leurs instruments.

Nous sommes encore sous le charme de la belle voix de M. A. Manguier chantant la valse : *Je Suis Jaloux et Bonjour Suzon*.

Nous entendons encore M. Victor Debuchy traduisant avec âme et sentiment la romance de la *Reine de Chypre* et la scène de *Maggiore*.

Ensemble ces deux amateurs distingués, que l'on ne se lasse point d'écouter, ont admirablement chanté le duo de *Lucie de Lamermoor*.

Mais où M. V. Debuchy a fait preuve d'un véritable talent d'interprétation, c'est dans le duo, *Amours passées*, qu'il a chanté avec l'auteur, M. G. Nadaud.

Nous venons de prononcer un nom aimé des sociétaires du Dauphin, qui, chaque année, ont la bonne fortune de pouvoir témoigner à M. G. Nadaud leur sympathie et leur admiration ; un mot que nous avons entendu résume leurs impressions : *En le voyant ils espèrent tout le plaisir possible, en l'entendant ils éprouvent plus de plaisir encore qu'ils n'avaient espéré.*

Où trouver en effet plus de gaieté et d'esprit que dans le *médicament Philopathos* et dans les *Têtes couronnées*, plus de patriotisme et de sentiment que dans la *Jeune fille en deuil*, plus de grâce et de charme que dans la *Revue de l'Armée et de la Marine*, plus d'humour que dans les *Amours passés*, ou trouver ainsi réunies toutes les beautés spéciales et si diverses de la chanson.

Chacune des parties du concert s'est terminée par les chansonnettes de M. Delobel, comique de bon aloi, qui ne manque pas d'aplomb ; il a surtout obtenu un légitime succès avec son *Legumophore*, sorte de basson de son invention qui a pour embouchure une carotte, pour clefs des ognons, des navets et pour pavillon une salade épanouie.

M. Verhille avait bien voulu se charger de la partie si ingrate d'accompagnateur, qu'il a remplie avec son talent ordinaire.

On a à peine besoin de dire, car on connaît les bonnes habitudes du Dauphin, que la « Part Dieu » n'a pas été oubliée ; recueillie par de charmantes quêteuses, qui savent si bien se faire ouvrir les portes monnaies, elle a été très fructueuse et permettra aux administrateurs de soulager quelques misères pressantes.

Le bal qui a terminé, cette première journée a été très brillant et animé, grâce aux soins dévoués des commissaires. Rien n'a laissé à désirer.

Le lendemain un banquet de deux cents couverts réunissait les sociétaires, et les artistes qui, la veille avaient prêté leur concours. C'est vraiment la que régnait la plus franche cordialité et la plus expansifs gaietés.

Au dessert, M. Louis Lefebvre, ami et ancien condisciple de M. Nadaud, a porté en excellents termes une santé à l'illustre chansonnier.

« Chaque année a-t-il dit en substance, tout le monde voit revenir avec plaisir le printemps, la saison des tendres pastoureaux Et qui fait gazouiller d'amour tous les oiseaux ; mais, pour les sociétaires du Dauphin, il y a une autre chose que la fraîche verdure et les bons rayons de soleil ; c'est qu'avec les beaux jours, ils voient aussi arriver la fête de famille dont G. Nadaud fait le plus bel éclat. Depuis près de dix ans, il n'a jamais manqué de venir égayer cette fête par ses chansons et la charmer par ses poésies si pleines de savoir, de finesse et d'esprit. Hommage et reconnaissance à G. Nadaud ! Héméur à l'illustre poète, au ravissant chansonnier ! Ensemble, Messieurs, portons-lui la santé : la plus chère et crions de la voix et du cœur : Vive à jamais, Gustave Nadaud ! »

Après d'aussi belles fêtes on n'a plus qu'un vœu à former, c'est que la société du Dauphin, dont les engagements sont si lourds, se reconstruise dans les mêmes conditions, et suivant les mêmes principes qui ont assuré son existence et l'ont maintenue florissante depuis trois quarts de siècle.

La compagnie du chemin de fer du Nord organise pour dimanche prochain, 5 juillet, un train de plaisir à destination de Boulogne. Le prix des places est de 7 fr. 50 en 1re classe et 6 fr. en 2e.

Départ de Tourcoing, 5 h. 08 ; Roubaix, 5 h. 15 ; Lille, 6 h. ; Armentières, 6 h. 32 ; Bailleul, 6 h. 49 ; Hazebrouck, 7 h. 15.

Arrivée à Boulogne : 10 h. 05.  
Retour : Départ de Boulogne, à 6 h. 40 du soir. Arrivée à Lille, 10 h. 50 ; à Roubaix, 11 h. 34 ; à Tourcoing, 11 h. 41.

Un brillant carrousel aura lieu à Cysoing, le dimanche 5 juillet prochain, il est offert aux amateurs au bénéfice des pauvres.

1er prix. — Huit couverts en argent ou 200 fr. en espèces ;  
2° » Quatre couverts en argent ;  
3° » Une boîte contenant 5 pièces d'argenterie ;  
4° » Deux couverts en argent ;  
5° » 18 cuillers à café en argent ;  
6° » 12 id. id.  
Surprises.

est encore grand matin, je vais lire les rapports originaux et ceux de leurs auteurs qui sont aujourd'hui de service.

Un instant plus tard, cet interrogatoire avait lieu. M. Lecoq n'apprit rien qui le frappât. Cependant, il prit quelques notes.

Puis la voiture l'emporta vers le Marais, alors le quartier de la noblesse.

Vers les dix heures, il se présentait à l'hôtel de Pardailan.

Là, plus encore que partout ailleurs, le silence et le deuil.

Une sorte de majordome, investi d'une confiance toute particulière, reçut le mandataire du lieutenant de police.

Après avoir expliqué sa mission :

— Peut-être, dit celui-ci, ne fait-il pas encore jour chez Mme la marquise ?

— Mme la marquise ne s'est pas couchée cette nuit ! répliqua le vieux serviteur, accablé de chagrin.

Et, presque aussitôt, il introduisit le visiteur auprès de sa maîtresse.

C'était dans une pièce à l'ameublement sévère, où les rideaux fermés ne permettaient qu'un demi-jour funèbre.

Au milieu de ce clair-obscur, le visage de la douairière s'accusait, pâle et navré de douleur, comme un portrait de Rembrandt.

Monsieur, dit-elle, j'allais précisément écrire à celui qui vous envoie. Depuis notre dernière entrevue, une chose terrible s'est passée qu'il doit connaître.

— Que Madame la marquise veuille m'en instruire, demanda Lecoq, si toutefois elle ne me juge pas indigne de cette confidence...

— Cette lettre, répondit-elle, vient de m'apprendre que vous êtes et ce que vous allez tenter. Ecoutez-moi.

Lui désignant un siège, elle s'assit elle-même, et commença en ces termes :

— Vous savez probablement ma démarche à Versailles. Au retour, hier soir, je me fis conduire à Notre-Dame pour y terminer une neuvaine, dont vous devez comprendre l'importance. On chantait le Salut. Je m'étais agenouillée à l'écart, dans l'ombre d'un pilier. La nuit venait, envahissant déjà la cathédrale. Une fiévreuse exaltation dictait ma prière. J'en vins à dire presque tout haut : « Sainte mère du Dieu mort sur la croix, faites que je puisse au moins retrouver le corps de mon fils ! » Tout à coup, ces mots furent murmurés derrière moi : « Il vous sera rendu ce soir même, si vous le voulez bien ! » En me retournant j'entrevis un moine, dont le capuchon rabattu cachait le visage. « Ne regardez pas, reprit-il à voix basse, écoutez seulement. On exige vingt mille livres en or. Apportez-les vous-même, quand sonnera minuit, à la petite porte du jardin de votre hôtel, et ce que demandait la prière que je viens d'entendre vous sera remis en échange. Je le promets. Jurez-moi que vous garderez le silence et viendrez seule au rendez-vous... » Ce serment, je le fis... et le moine, glissant contre le pilier, disparut.

(A suivre)